



Décriis-Ravage, un chaos tragique et riche.

# Quelle nostalgie pour la nouvelle BD arabe ?

## BANDE DESSINÉE

Le festival d'Angoulême met le Machrek et le Maghreb à l'honneur. L'occasion d'appréhender un univers riche et complexe.

≡ Marion Dumand

**Nouvelle Génération :**  
la bande dessinée arabe aujourd'hui, exposition du 25 janvier au 4 novembre à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême, et catalogue, 208 p., 22 euros.

C'est dans le contexte du 45<sup>e</sup> festival international de bande dessinée d'Angoulême, du 25 au 28 janvier, que la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image accueille l'exposition *Nouvelle Génération : la bande dessinée arabe aujourd'hui* et que sort *La Nouvelle Bande dessinée arabe* (Actes Sud, 240 p., 27 euros).

Cet album collectif réunit de jeunes artistes, créatifs et engagés comme leurs revues (*Samandal* au Liban, *TokTok* en Égypte, *Skefkef* au Maroc, *Lab619* en Tunisie, *Comic4Syria* sur le Web), des auteurs plus âgés qui ont déjà publié en solo et un doyen, Golo, qui fête, cette année, ses 70 ans et 16 BD, au bas mot. Arabophones ou francophones, les auteurs sont issus de tous les États arabes, mais aussi de leur diaspora.

S'ajoutent à ces événements de récentes parutions sur le Proche-Orient et le Maghreb, qui s'aventurent souvent au-delà de leurs « limites » (vers l'Empire ottoman ou le monde perse), avec – en invités surprise – l'Occident postcolonial et Israël, toujours colon. *Ma Très Grande Mélancolie arabe* (P.O.L., 420 p., 36 euros) en est peut-être la plus surprenante et belle illustration.

Dessinatrice et artiste plasticienne, la libanaise Lamia Ziadé écrit et dessine là son propre livre des morts, ceux que l'Orient, le proche, porte en lui. Les « shahid », les martyrs. Ce terme semble autant redouté ou honni en Occident qu'il peut être purement informatif et areligieux dans les pays arabes, quand il n'est pas source de réconfort ou de fierté face au drame. D'ailleurs, le mot même apparaît uniquement en

arabe sur la couverture, alors que le sous-titre français annonce « *Un siècle au Proche-Orient* », bien trompeur puisque les morts de Lamia couvrent les siècles, depuis l'Antiquité jusqu'à hier. Anonymes ou célèbres, respectés ou craints, ils ont en commun une mort violente : Nasser le tiers-mondiste ou Hussein, petit-fils de Mohammed, fedayins palestiniens et combattantes libanaises, intellectuels pacifistes, simples civils et enfants...

Sur 400 pages, les dessins à l'aquarelle s'accompagnent de textes précis où « tu » se promène, à la fois douce et obstinée, du cimetière de Tyr à la place des Martyrs de Beyrouth en passant par le Saint-Sépulcre de Jérusalem et la mosquée des Omeyyades à Damas, du cimetière rasé par les wahhabites au camp de Chatila, et narre la gloire et le trépas,

l'histoire et le détail d'un monde disparu, si ce n'est exécuté.

Ce chaos tragique et riche, Adeline Rosenstein et Baladi ont décidé de l'explorer ensemble. Adeline a ouvert le chemin. Pendant sept ans, elle travaille à la conception d'une pièce de théâtre sur « *ladite question de Palestine* », présentée au Festival d'Avignon en 2015, qui sera ensuite adaptée en BD par Baladi. *Décriis-Ravage* (tomes 1 et 2, Atrabile, 72 et 96 p., 15 et 17 euros) réunit témoignages, cartes, archives et œuvres d'art, pour mieux en déconstruire les représentations archétypales.

Rosenstein et Baladi réussissent l'exploit de nous éclairer sur les strates historiques du Proche-Orient, marquées notamment par des occupations (arabes, ottomanes, françaises, juives, etc.), en mélangeant les registres et les genres. On se délecte de l'ironie qui frappe Bonaparte envahissant l'Égypte et la Palestine, ou qui dénonce l'actuel usage du terme « génocide », « *mot compte triple de reconnaissance* ». On est frappé par cette historienne qui, après avoir « mimé » la carte de

l'Empire ottoman, dit : « Mais c'est n'importe quoi en fait. Ça ne représente aucune réalité... Comme si les cartes et les listes nous permettaient de comprendre [...]. En les nommant j'induis des zones séparées... Des frontières... [...] alors qu'il faudrait justement s'imaginer qu'à cette époque il n'y a pas de frontières... »

C'est cette absence de frontières, ce flou, que rend palpable *Istrati ! Le vagabond* (tome 1, Actes Sud, 272 p., 26 euros), de Golo. Ce Français vivant depuis des décennies au Caire et classé parmi « la nouvelle bande dessinée arabe » (!) a adapté plusieurs romans d'Albert Cossery, Égyptien vivant en France. Il s'attaque maintenant à la vie de Panaït Istrati, né en 1884 en Roumanie d'un père grec. Autodidacte, Panaït a appris l'albanais, le turc, le grec et le français...

Les jeunes dessinateurs s'ancrent dans un passé plus proche, celui de leurs parents, le leur, parfois un quasi-présent. C'est un père que ne reconnaît pas son ami d'enfance, tout juste revenu du Canada (Migo, Égypte), un jeune homme qui s'agace de l'obsession Facebook et explique que « ce n'est pas grave d'oublier certaines choses [...], c'est moins douloureux que de collectionner des reliques de moment qu'on veut garder pour soi » (Macaron, Liban). C'est une dessinatrice algérienne, Nawel Louerrad, qui s'interroge : « Les piétés médiatiques (il y en a tant) polarisent les affects et deviennent des icônes à leur tour. L'image fait l'événement, l'image fait la guerre, mon intellect le sait, qu'en est-il de mon cœur ? »

Face à ces madones, il y a les mères qui sont des figures paradoxales, entre nostalgie et espoir. Dans sa trilogie beyrouthine (Alifbata, 18 euros), Barrack Rima dédicace le tome 3 à « [sa] mère, pour tous ceux qui ne baissent pas les bras à Beyrouth ou ailleurs ». Ce récit halluciné, construit sur trois retours au pays natal, parvient à sortir du désespoir face à un pays vendu à l'argent, grâce à la mère-amour.

Parfois, même, enfant et mère dessinent ensemble pour se sauver mutuellement, comme Mazen Kerbaj et Laure Ghorayeb dans le très beau *Demain ne viendra pas* (in *La Nouvelle Bande dessinée arabe*). À découvrir leurs dessins et leurs mots, nous nous surprenons à penser, comme eux, que « le passé ne passera pas ». Reste à déterminer de quel présent est donc porteur ce *no pasarán*-là. ■

# Leur voix est libre

Les intonations de Billie Holiday sont autant de commentaires sur des textes parfois machistes.



ROHWEDDER

## HISTOIRE

La philosophe et militante Angela Davis trouve dans le blues les prémices du féminisme noir.

≡ Pauline Guedj

**F**ree Angela ! On se souvient de ce slogan et de l'image qui l'accompagnait, une femme noire incarcérée pour avoir fréquenté de trop près le Parti communiste américain et les Black Panthers. Angela Davis est une figure incontournable du Black Power et elle connut en France de nombreux soutiens – Jean-Paul Sartre, Jean Genet... –, actifs dans la mobilisation qui participa à sa libération.

On oublie souvent, toutefois, qu'Angela Davis est aussi philosophe, l'une des grandes théoriciennes des *women's studies* américaines. Enfin traduit en français, *Blues et féminisme noir* est une étape importante de sa pensée. Un traité parfois jargonneux mais toujours stimulant, où elle explore les prémices du féminisme afro-américain.

Pour Angela Davis, ces prémices sont à chercher dans le blues, une tradition musicale dont l'étude permet de connaître les réalités des classes laborieuses noires américaines. Analyser le blues, c'est mettre le doigt sur une tradition orale qui, avant les formes écrites du militantisme, se faisait l'écho des maillages entre genre, classe et race. Le livre suit les trajectoires de trois chanteuses : Gertrude « Ma » Rainey, la « mère du blues » ; Bessie Smith, la citadine ; et Billie Holiday, transition vers le jazz. Il s'appuie sur un corpus de chansons nouvellement retranscrites et

montre en quoi l'œuvre de ces chanteuses, taillant des « brèches dans le discours patriarcal », a identifié les thématiques qui, à partir des années 1960, seront investies par les mouvements de libération des femmes.

Chez « Ma » Rainey ou Bessie Smith, on trouve des descriptions de violences conjugales, des récits d'humiliation dans une sphère privée dont on connaît la dimension politique. On note aussi un refus de se voir restreindre aux attributs traditionnels de la féminité : maternité, fidélité, sédentarité. Angela Davis voit dans cette liberté de ton un héritage inattendu de l'esclavage, qui, en supprimant tout droit au peuple noir, eut pour contrepartie d'aplanir les relations de genre.

Conscientes d'elles-mêmes, les femmes du blues ont donc su user de leur relative liberté pour montrer, à défaut de dénoncer. Au cœur de cette posture, des textes, des attitudes, mais surtout l'interprétation. C'est quand elle évoque Billie Holiday qu'Angela Davis est la plus passionnante. Montrant comment la voix de Billie, ses intonations, son oscillation entre intensité tragique et nonchalance provocatrice constituent autant de commentaires sur les textes parfois machistes et masochistes qu'elle interprète, Davis nous pousse à ne rien prendre au pied de la lettre et fait de son livre un grand essai sur les forces complexes du chant. ■

**Blues et féminisme noir : Gertrude « Ma » Rainey, Bessie Smith et Billie Holiday**, Angela Davis, traduit de l'anglais (États-Unis) par Julien Bordier, Libertalia, 1 livre, 1 CD audio, 416 p., 20 euros.

## Réunion publique à l'appel du Syndéac

L'inquiétude ne cesse de croître dans les milieux de la culture. Depuis les informations « fuitées » dans *Le Monde* sur les projets du ministère de Françoise Nyssen, celle-ci multiplie les propos qui ne rassurent personne. Récemment encore, lors des Biennales internationales du spectacle, qui se sont tenues à Nantes les 17 et 18 janvier, la ministre n'a pas convaincu au sujet des économies envisagées, qui pourraient atteindre la création elle-même. Certains de ses propos ont aussi montré une forme de légèreté, sinon de cynisme. Le mardi 30 janvier, à l'appel du Syndéac, se tiendra un rassemblement public au théâtre de la Colline, à Paris, ayant pour thème : « Pour une refondation de la politique culturelle ». Nul doute que les acteurs de la culture feront entendre leurs espoirs, leurs revendications et leur colère. **« Pour une refondation de la politique culturelle », Rassemblement public, 30 janvier, 18 h, Théâtre de la Colline, Paris XX<sup>e</sup>.**

## DISPARITION

### Suzanne Citron

Née en 1922, l'historienne Suzanne Citron, qui, à 95 ans, n'avait pas abandonné son esprit critique et le débat public, s'est éteinte le 22 janvier. L'un des ses maîtres livres, *Le Mythe national. L'histoire de France revisitée*, paru la première fois en 1987 et plusieurs fois réédité, déconstruisant le concept de roman national, reste d'une brûlante actualité. Spécialiste de l'enseignement de l'histoire, Suzanne Citron a bataillé sur plusieurs fronts, notamment contre la politique coloniale française et le récit établi qui en était fait. Une femme de caractère.

## MÉDIAS

### France Info : les attachés de production gagnent

Ce sont eux qui dessinent sujets et plateaux, gèrent les quarante invités qui chaque jour passent en studio, eux qui repèrent, contactent et pré-interviewent. « En édition spéciale, nous pouvons être amenés à caler une dizaine d'invités par heure », explique un communiqué des attachés de production. Pour un salaire modique, très en dessous de 2 000 euros net par mois (ça commence à 1 400 !). À France Info, ils sont neuf en CDI à avoir fait grève trois jours, revendiquant une revalorisation de leur statut et une reconnaissance de « leur apport éditorial ». Une grève qui a poussé la direction à leur accorder, selon les cas, le statut convoité et entre 3 et 7,5 % d'augmentation. Et beaucoup de crédibilité.